

# Une histoire oubliée

par Ysé Tran

« Pourquoi ces moulures au plafond? »

Ma fille de huit ans

« La reconnaissance posthume est un bon critère,  
mais encore faut-il être patient... »

Olivier Mantei

**M**a fille pose ses premières questions. Elle veut comprendre pourquoi nous vivons en France alors qu'elle est née au Vietnam. Parce que j'y entends une urgence intime, je me sens faillir si je ne sais pas répondre. Je me mets en quête de Vietnamiens arrivés en France avant 1975, c'est le cas de mes parents. Avant la vague connue des « boat people », les chiffres de l'immigration vietnamienne sont minces. Une photo m'intrigue : des Indochinois en grève de la faim à Vénissieux au début des années 1940. La photo a été prise par un interprète dans les compagnies de travailleurs indochinois, Pham Van Nhàn. Trois mois plus tard, le premier monument national à la mémoire des travailleurs indochinois est inauguré en Camargue. Un descendant me propose de lui rendre visite en Lorraine. Tania Mouraud m'invite pour une performance au Centre Pompidou Metz, j'en profite pour rencontrer des familles franco-vietnamiennes en Moselle. Chacune me montre son album de photos. Je suis devant le spectacle de l'Histoire vivante. C'est une vraie mine de scénarios. Je commence à songer à un projet documentaire, une mémoire de ces Vietnamiens de Lorraine faite d'archives ordinaires, familiales et administratives.

UNE PHOTO DE STUDIO (*LES TEMPS MODERNES*, VERSION VIETNAMIENNE)

Photographiés par un professionnel en plan américain, ils sont trois de face en costume occidental. Les cigarettes occupent leurs doigts de non-fumeurs. Debout, l'un lisse de la paume le bas de sa veste, l'autre serre le poing sur un bouton manquant. L'étroitesse des vêtements qui ont été taillés rappelle le burlesque. Le dernier, assis au centre, affecte la nonchalance. Il a replié sa jambe, de façon à reposer sa cheville sur la cuisse opposée. Avec un mélange de défi et de timidité, les hommes se présentent tels qu'ils veulent se voir. Avec les manières qu'ils auraient acquises en métropole, le corps « délivré » par la vie culturelle industrielle.

AUX ARCHIVES NATIONALES DE LA FRANCE D'OUTRE-MER : LE FONDS DE LA DIRECTION  
DES TRAVAILLEURS INDOCHINOIS

Parce qu'il a publié le premier livre sur le sujet, *Immigrés de force. Les travailleurs indochinois en France (1939-1952)*, le journaliste Pierre Daum me prévient de l'existence d'un fonds non exploité aux Archives nationales de la France d'Outre-mer. Jacques Dion, l'archiviste qui l'a déménagé du ministère des Colonies en 1986, l'a physiquement retrouvé, après plusieurs années de recherche. Pierre est désireux d'approfondir ses recherches. Nous partons travailler sur ce fonds en classement provisoire. « *Classer, c'est penser*, dit Jacques Dion, *et pouvoir communiquer* »; les archives ne vivent que partagées. L'émerveillement est communicatif. Jacques passe voir ce qu'on trouve. La première boîte que j'ouvre contient la comptabilité de centres de travailleurs indochinois dans l'immédiat après-guerre. Dont celle du centre d'Épinal.

LES INTERVIEWS

Je vais à la rencontre des cas venus des centres d'Épinal et de Metz. Les descendants ne savent pas comment leurs pères sont arrivés dans l'Est. Entre-temps, notre dossier a été choisi par les commissions région et télé. Pour France 3 Lorraine, je vais tenter de reconstruire les itinéraires des travailleurs indochinois devenus lorrains et m'engage auprès des descendants, épouses et survivants à leur rapporter ce que j'aurai trouvé.

Les femmes me passionnent, leurs désirs, leurs histoires d'amour, comment elles ont cherché le bonheur. L'histoire orale est charnellement sensible. Par un simple regard, les femmes balaient tout ce qui est superflu. Elles parlent humainement de l'ordre humain des choses. Le moindre raclement de gorge est une réponse, d'où le bonheur de les filmer. Leur chronique intime de l'après-guerre laisse passer quelques bribes de l'Histoire de la Lorraine. La situation désastreuse du logement, par exemple. Mais l'Histoire n'est qu'un mode de résonance. Les années écoulées avec leurs guerres, leur crise, leurs campagnes présidentielles, leurs mutations technologiques, rien n'a pu la faire changer.

Domestiques pour trois d'entre elles, placées chez des notables en ville, dans une ferme, elles ont travaillé dès l'adolescence. Lina aurait rêvé de devenir institutrice. Sur leur époux, deux d'entre elles sont impitoyablement minimales. Entre de longs silences et les échos des non-dits, leurs passions éteintes sont encore tenaces. « *Mon mari, il mentissait* », dit Véronique. Au-delà de la fragilité des commérages, chaque femme est une réserve poétique. La mystérieuse nécessité d'être avec un homme m'intrigue. « *Y'en a beaucoup qui m'ont dit que c'était pas bien de se marier avec un Vietnamien. Moi, j'ai rien répondu.* » Le sourire de Véronique désarmerait un tyran. Ce sont les enfants, ceux qui sont nés ou vont naître, qui plaident en faveur du mariage. Véronique a eu quatorze enfants, sept filles et sept garçons.

Ex-travailleur indochinois âgé de quatre-vingt-seize ans, incorrigiblement sentimental, Henri évoque les femmes. À chaque rencontre, il a été foudroyé. Le temps

némoussera pas ce qu'il en retient : leurs rires, leurs mains, leurs voix. La description « vietnamienne » de ce qui serait la toile de fond attise mon désir d'explorer le passé. Henri a été recruteur de travailleurs indochinois en Annam. Comme pour la Première Guerre mondiale, l'empire colonial sert de réserve humaine. « *C'est l'histoire de ceux qui sont au fond de la cale* », s'exclame Henri avec un rire de conspirateur. 20 000 travailleurs indochinois débarquent en France en 1939-1940, pour la plupart réquisitionnés de force par le gouverneur général de l'Indochine, essentiellement parmi les paysans pauvres. Le nombre de recrutés est fixé par province. En compagnie de 250 hommes, les travailleurs indochinois, ou ONS pour « ouvriers non spécialisés », sont concentrés dans des camps de travail à proximité des usines de guerre et poudreries.

Henri évoque un travail spécial : la garde des Juifs au camp d'Agde. « *Qu'est-ce que c'est un Juif? Nous on savait pas.* » Les Indochinois devaient contrôler les sorties du camp. Nhàn avait évoqué cette surveillance au camp de Vénissieux. Le prix de revient de cette main-d'œuvre étrangère est avantageux. Le service qui la gère, la MOI (la Main-d'œuvre indigène nord-africaine et coloniale, créée au ministère du Travail en novembre 1939), agit comme un bureau de placement auprès des entreprises publiques et privées. Les travailleurs indochinois ne peuvent être directement rémunérés. C'est la MOI qui perçoit une somme pour eux, laquelle est divisée en micro-sommes, dont les travailleurs perçoivent une petite partie<sup>1</sup>.

Parce que cette histoire est à peu près inconnue du grand public, la télé veut un texte d'histoire illustré avec des ponts entre les matériaux hétérogènes. Le format courant du documentaire télé est d'une durée trop courte pour un développement minimal satisfaisant. Le traitement des lacunes demande du recul. Le silence sur ce sujet, c'est déjà de l'Histoire. Quand Véronique dit : « *C'est tout* », c'est signifiant. Et une exploration approfondie des fonds d'archives dispersés est nécessaire. Parce que d'autres constructions mentales deviennent nécessaires, des chantiers parallèles se développent. Le projet devient une chaîne de projets.

#### AUX ARCHIVES ENCORE

Je remonte la piste de Dao, un Vosgien. Aux archives diplomatiques, les dossiers de plusieurs Vietnamiens de Lorraine indiquent qu'ils ont fait partie des FFI. Les engagements sont individuels et collectifs (des ONS ont été mis à la disposition de l'autorité militaire notamment pour renforcer les FFI). En mai 1944, Dao a été envoyé dans une compagnie disciplinaire. Pour avoir refusé du travail supplémentaire ou

---

1. La description qui suit est sommaire : en 1940, le salaire journalier s'élève à 1 franc pour un travailleur indochinois, 3,50 francs pour un surveillant et 10 francs pour un interprète. La même année, un maçon touche une moyenne de 5,90 francs de l'heure. D'autres sommes dérisoires s'ajoutent théoriquement à ce salaire journalier : un pécule prévu pour le retour calculé jusqu'au deuxième (parfois troisième) trimestre de 1944, une prime de travail selon la catégorie d'ouvrier, et enfin une prime pour travaux dangereux qui est d'ailleurs rarement versée. Par la suite, presque toutes ces sommes seront améliorées, mais l'État prélève une partie du salaire pour l'entretien des travailleurs. L'arrêté du 29 juillet 1940 fixe cette retenue d'entretien à la moitié du taux horaire.

s'être plaints du manque de nourriture, les ONS sont envoyés en compagnie disciplinaire. À proximité de Dao, un agent de la MOI se fait payer directement par un employeur pour faire couper un demi-stère de bois de plus par jour aux ONS. Des tâches à la Sisyphe. La mentalité de négrier chez les agents de l'encadrement est dénoncée par les inspecteurs des colonies. Le recours injustifié à la brutalité et des détournements de vivres sont régulièrement relevés. Isolement en cachot, ration alimentaire limitée, privation de toute permission, corvées, etc. Un régime disciplinaire arbitraire est appliqué avant la fixation progressive d'un barème de sanctions entre 1942 et 1946. Un appareil répressif est mis en place (construction de prisons et création de compagnies disciplinaires).

Après l'arrivée de Dao, la 75<sup>e</sup> compagnie disciplinaire se constitue en une unité francs-tireurs et partisans, le bataillon « Vietnam », où se trouvent pêle-mêle tirailleurs et travailleurs venus de Salindres, de Sorgues, d'Arles et de Toulouse.

En 1945, des notes administratives visent à reclasser les FFI dans les Troupes coloniales. Comme une partie de l'encadrement du corps expéditionnaire français composé par les résistants à l'occupation allemande, communistes, francs-tireurs et partisans, Dao s'engage contre les Japonais. Dao ne se doute pas que son engagement doit l'envoyer mater les désirs d'indépendance du peuple vietnamien.

En 1944, les ONS se syndiquent en nombre avant les parutions officielles. (La loi syndicale de mars 1884 n'a pas été promulguée dans la colonie, ce qui n'empêchait pas l'existence de syndicats clandestins.) Xa, un Messin, fait partie des colonisés syndiqués. Sa piste mène à un papier lumineux : les revendications des ONS présentées par leurs délégués en octobre 1944 :

*« 1° Étant ressortissants français, nous demandons à avoir, dans tous les domaines, les mêmes droits que l'ouvrier français.*

*2° Que les travailleurs indochinois puissent élire à l'échelon de la compagnie des délégués reconnus par le Service de la MOI qui représentent leurs intérêts auprès du commandement.*

*3° Que les travailleurs doués puissent être admis à recevoir une instruction professionnelle.*

*4° Que ceux qui veulent apprendre un métier à leurs frais aient la possibilité d'être libérés de la MOI. »*

Xa est élu délégué du camp de Sorgues (près d'Avignon) en 1947.

#### LA PHOTO DE LA COMPAGNIE DE XA À MARSEILLE

Au centre, une banderole « Vive l'indépendance complète du Vietnam » ; autour, les ONS remplissent toute la largeur du cadre. La mobilisation est organisée pour l'accueil de la délégation de la jeune République vietnamienne en avril 1946.

La photo de la compagnie de Xa ne serait que le détail agrandi d'un rouage. Plusieurs photos identiques se retrouvent dans des collections privées. On sait rarement qui a pris ces photos et comment elles ont été diffusées parmi les travailleurs indochinois. Ce qui saute aux yeux, c'est la volonté de créer des images fortes afin d'offrir

le moyen d'une prise de conscience nationaliste. À droite, un travailleur indochinois brandit le drapeau du nouveau Vietnam indépendant. Devant la banderole, le seul homme qui est en mouvement court, une enveloppe à la main. Afin de marquer la mémoire au fer rouge, la date est inscrite à la main sur le négatif. Ce sont les photos par lesquelles les hommes auront pour tâche de se souvenir d'eux-mêmes. Ce sont les photos par lesquelles les travailleurs indochinois ont eu accès à leur propre histoire. Elles participent à l'apparition d'un roman national. La force collective, le mouvement volontaire des corps, la coordination y sont lisibles. L'État vietnamien indépendant, la République démocratique du Vietnam, a huit mois. Mais les Français ignorent l'indépendance et la volonté d'unité des Vietnamiens (réunification des trois parties, le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine). En mars 1946, le Vietnam a été reconnu comme un État libre, pas comme un État indépendant. Sur le sol français, la capacité de mobilisation des Vietnamiens est impressionnante (publications de journaux ouvriers et militants, pratique de la grève, défilé pour la journée internationale des travailleurs). Des ONS sont photographiés aux diverses commémorations : la Commune, la Révolution française, la Révolution russe, en hommage aux fusillés de Châteaubriant, etc.

Le format télé d'une cinquantaine de minutes ne permet pas d'évoquer la force d'appel de ces idéaux comme elle le mériterait. Il faudrait braquer les projecteurs sur ce moment où les Vietnamiens, portant les principes universels des révolutions occidentales, contestent la politique coloniale française. C'est le moment qui apparaît le plus électrisant et le plus révolu. Les hommes n'ont pas raconté leur rêve politique parce qu'ils savent qu'il a tourné au cauchemar. Conçues pour faire travailler l'imagination et mobiliser les foules, ces photos amateur ont été oubliées.

Ces images ont-elles un autre intérêt que celui de documenter sur la pugnacité des Vietnamiens pour l'archéologie politique? C'est une étape française de l'adhésion vietnamienne au communisme (avec des sensibilités politiques aujourd'hui oubliées). On y voit l'espace français tel qu'il est, un théâtre des lois sociales, avec des personnages colonisés, aventuriers malgré eux. Une sorte de western intime, où les femmes ont une place centrale. Entre des papiers administratifs de basse qualité, des synthèses inachevées d'archives, des photos dont le sens a été perdu, des bribes de sagas individuelles, et des lacunes, je vois mal comment tirer mon épingle du jeu. Un scénario de Kafka option faiblesse du colonialisme. Et puis, dans le genre pile à contretemps... J'envoie le lien des premiers rushes à Raoul Coutard, qui, avec une gaieté communicative, me dit : « *Vas-y. L'expérience, c'est la somme des conneries que l'on a faites.* » Sa gestation fait partie du sujet. Le film, *Une histoire oubliée* (version télé, 52') est diffusé sur France 3 dans plusieurs régions entre janvier et mars 2017. Les trajectoires croisées de chacun et chacune donnent des choses à réfléchir. Le film télé terminé m'apparaît comme une sorte d'avant-propos à l'exposition.

#### L'EXPOSITION AU FRAC LORRAINE

Jamais on n'a évoqué ces Vietnamiens de Lorraine. La directrice du Frac, Béatrice Josse, est la première à sortir le projet de sa solitude en me proposant un contrat de

résidence. De quelle manière travailler autrement pour servir les autres? Parce qu'elle ne cesse de réfléchir à la fonction d'une fabrique artistique, Béatrice Josse fait tomber les murs entre recherche et création. L'histoire populaire de la Lorraine par l'expérience sensible des femmes, des colonisés, des ouvriers, des oubliés, le métissage de ces champs, l'intéresse. Ce *work in progress* est montré avec une exposition collective sur le travail, « Ressources humaines », jusqu'en janvier 2018. Le choix des pièces exposées combine le questionnement des familles sur l'arrivée d'un père ou d'un époux, et les indices (photos, contrats, documents de surveillance, etc.) rendant compte du statut particulier de ces hommes. C'est un échange collaboratif avec toutes les familles concernées.

Jacques Dion a pris sa retraite. En novembre 2016, la conservatrice Olivia Pelletier met en ligne le classement du fonds de la Direction des travailleurs indochinois qu'elle vient d'achever. Olivia Pelletier vient en personne placer les archives originales conformément au protocole, dans des vitrines. Une stagiaire, étudiante en master art et culture à l'Université de Lorraine, Annabelle Kouton, est chargée de la mise en espace. L'idée qu'elles puissent répartir les éléments autrement que je l'ai imaginé me réjouit. Le budget est infinitésimal, nous travaillons à distance. La salle est une boîte de Pandore : fragments de mémoire, utopies oubliées, voix oubliées. Physiquement, chercher une solution spatiale, c'est être face à un mur, puis face à un autre mur. La disposition est élémentaire, chaque homme est une poupée russe. Aucun signe des Trente Glorieuses chez ces ouvriers. Les photos non professionnelles ont une forte charge affective. Chaque Vietnamien est ressenti comme tout un chacun, qu'il porte le même pantalon que son voisin ou soit photographié devant un papier peint familial. On se reconnaît, c'est à la fois biographique et collectif. C'est la chair de la société française.

Pour scruter ce puzzle panoramique, personne après personne, contrat après contrat, signe après signe, il faut dériver d'un document à l'autre. Donner à voir le matériau d'origine avant sa transformation en histoire, en discours, fait jouer les articulations, fait surgir la relation aux choses. Des liens d'émotion sont ravivés, deviennent parlants. Afin que des images tissent des fils personnels et intimes entre les photos, je remonte, en partie avec la fidèle et talentueuse Alexandra Strauss, trois films courts pour une projection en boucle. La règle n'est plus le spectateur télé qui aurait besoin d'explicite et soit censé s'accrocher dans les premières minutes du film. C'est la contrainte du promeneur qui passe tout au plus une heure et demie dans un musée. L'expo m'apparaît quand même comme la forme libre que je suis en train de chercher.

#### QUELQUES POINTS DE CRISTALLISATION ET QUELQUES POINTS SENSIBLES

Un télégramme daté de juillet 1945 demande en urgence des travailleurs indochinois pour le service sanitaire de Nancy. Puis dix centres de formation professionnelle sont créés, dont trois en Lorraine.

Les contrats de deux mas camarguais sont placés en display. Arrivé par le même bateau que Xa, Kiem était cultivateur. « *Il n'y a pas de riz en Camargue en 1941. En l'espace de trois ans, la Camargue devient une terre à riz* », écrit, les chiffres annuels de la récolte à l'appui, un administrateur de la MOI affecté en Camargue en 1943.

Kiem fait partie des centaines de travailleurs indochinois qui repiquent du riz dans le delta du Rhône. L'engagement des ONS aurait dû s'arrêter avec la fin des hostilités. Kiem cherche à sortir du statut d'ONS en 1949 afin que l'employeur mosellan puisse désormais le rémunérer directement.

La piste de Nghich, un autre Lorrain, mène en 1941 à une grève spontanée des ONS qui récoltent le sel. Les conditions de travail, de logement, de nourriture, d'habillement sont médiocres. Et le terrain fertile pour la tuberculose. Dans le domaine sanitaire, les faits sont révoltants. Sont visibles d'autres contrats du même employeur (qui s'appellera Péchiney), précisant la pénibilité des tâches dans les usines de produits chimiques. La quasi-totalité de l'échantillon lorrain a travaillé dans ces usines. Comme dans les poudreries, les accessoires prévus pour la protection des hommes sont en quantité insuffisante.

Catherine a cinq sœurs qui ont toutes épousé des Vietnamiens à Knutange. Nous trouvons 90 noms inscrits entre 1946 et 1949 sur le registre du personnel de la Société métallurgique de Knutange. Sans y retrouver le mari de Catherine, dont personne ne sait rien.

Jeanine Nguyen est enceinte de sept mois quand son fiancé vietnamien est arrêté et enfermé. Le rapatriement est plusieurs fois utilisé comme un outil répressif. Deux listes sont dressées : une pour ceux mariés légalement et l'autre pour ceux vivant maritalement. Les documents de surveillance comportent des notations sur l'orientation politique des hommes (pro-français, communiste, etc.). En 1948, les « meneurs », les « inaptes », les malades hospitalisés, les « éléments douteux » sont rapatriés en priorité. Malgré une lettre très favorable du commandant, le fiancé de Jeanine Nguyen est considéré comme suspect.

Des notules nécessairement sommaires ont été jointes à l'exposition. La forme de celle-ci est peu pratique. Même si elle est recomposée dans d'autres villes, l'exposition a une existence éphémère. Une partie de ces photos aurait dû être envoyée au Vietnam. Elles appartenaient à des hommes en transit, qui n'ont pas accumulé d'images. Pour toutes ces raisons (diffusion, fragilité et relative rareté des traces, recherches encore en cours...), nous pensons à une élaboration supplémentaire. Un livre est en préparation dont la sortie est prévue en 2018. Nous creuserons ce que ces familles nous transmettent : la passion de l'égalité.

La France est maghrébine, africaine, chinoise, espagnole, portugaise, italienne, vietnamienne, arménienne, polonaise, russe, belge... La France est riche de ses racines et de ses différences. C'est un lent travail d'emprunt d'une culture à une autre et une cohabitation profonde. Où la mémoire travaillera-t-elle? De quoi le passé sera-t-il fait? Je ne sais pas ce dont les enfants auront besoin pour se construire eux-mêmes. En attendant, ma fille descend acheter une baguette « tradition ».

(Jacques Dion et Olivia Pelletier nous ont ouvert un accès exceptionnel aux archives de l'Anom. Merci à Tran Ngoc Bich et à Élisabeth Tran.)